

SERMON SUR LA DORMITION DE LA TRÈS SAINTE ENFANTRICE DE DIEU¹

écrit et lu au monastère patriarcal du Très-Bienheureux, lors de notre troisième pèlerinage.

1. Le début de l'année nous rappelle la Nativité de la Vierge Marie, qui marqua pour tous les hommes le commencement de leur naissance en vérité et en esprit. Et cette fin de l'an 8 nous fait commémorer son Repos de terre, scellant ainsi la série de fêtes de la Vierge et des dons divins qui y sont célébrés. De sorte que, comme dans une orbite perpétuelle, la Mère de Dieu le Verbe soit pour nous la limite de notre vie physique et spirituelle. Car, selon la divine Providence, elle est pour nous un modèle de la vie présente précisément parce qu'elle est apparue, avec Dieu, comme la cause de la vie éternelle, tant par son service au mystère (l'Incarnation du Christ), accomplissant ainsi le dessein d'un instrument co-naturel pour cela, que parce que, par son mode de vie, Elle fut pour tous un modèle et une préceuse.

Ainsi, à tous les hommes, et à moi comme à tous les autres, cette grande joie est accordée année après année; un tel bonheur est ainsi ordonné, car ceux qui ont établi les lois régissant les fêtes l'ont fait non par pur plaisir, mais plutôt parce qu'ils ont tout distribué selon la correspondance réelle des choses. Quant à moi, dès le début de ma vie adulte, parmi de nombreuses autres grâces dont Elle était la cause, Elle me permit, comme une sorte de prélude à divers exploits dans le domaine de la littérature, et en même temps comme fruit de l'âge adulte, de Lui dédier une doxologie pour l'Annonciation, qui, mise en musique, fut alors chantée et récitée avec succès; et Elle nous accorda, à nous qui avons survécu jusqu'à présent, malgré le déclin de ce genre de zèle, une occasion propice pour cela; à savoir, ajouter mon offrande finale après de nombreux autres discours que je Lui avais entre-temps présentés – comme l'apogée, il faut le supposer, de mon zèle et de ma vie; et, selon Dieu, une action de grâce envers Elle pour tout cela ! Gloire à Celui qui, dans nos faiblesses, nos peines, nos épreuves présentes et à venir – personnelles et sociales –, nous l'a donnée comme modèle, exemple, source d'espérance et de prospérité, guide; non seulement à nous, mais aussi à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont été témoins des miracles qui lui sont liés; en somme, à tous les hommes, même si tous ne souhaitent pas le voir ouvertement. Si nous unifions cette troisième et neuvième offrande de notre parole, nous pouvons affirmer que le fruit de toutes les grâces divines reçues par son intermédiaire (ou grâce à elle) est son ascension au ciel, que nous célébrons non plus lors d'une joyeuse assemblée, comme auparavant, mais lors d'une pieuse assemblée, au nom de la piété (l'Orthodoxie), malgré les épreuves, lors d'une assemblée, depuis les origines, de fidèles et, également, de défenseurs (de l'Orthodoxie).

Et puisque tout ce qui concerne son Mystère a été loué par beaucoup, ainsi que par nous-mêmes, dans nos discours précédents – dans la mesure de nos capacités, car il est impossible à l'esprit ou à la parole humaine de le comprendre pleinement, même si tous s'unissaient à cette fin – et puisque, de plus, les miracles survenus pendant Sa Pâque ont été magnifiquement relatés par d'autres, nous estimons inutile de les répéter ou de les exposer différemment. Ce n'est ni l'un ni l'autre de nos usages. Nous vous nourrirons et honorerons la fête de nouvelles offrandes, avec sa permission et son illumination, dans l'espoir d'un bon résultat, et nous croyons qu'en honorant la Mère de la Sagesse divine, nous devons manifester cette vénération moins par les mots que par l'amour de la sagesse. C'est pourquoi, (dans notre sermon), nous n'ajouterons rien à ce qui a déjà été dit, ni par d'autres ni par nous-mêmes. Mais s'il s'avérait nécessaire de relier notre thème du Sacrement à un exposé général des événements, que nul ne nous reproche à juste titre d'avoir ainsi rompu la promesse.

2. Pour tous ceux qui sont prédestinés à la vie éternelle, puisqu'ils tendent par nature et par raison vers ce but, le point de départ naturel de ce chemin heureux est leur propre diligence, qui accompagne leurs dons naturels, ainsi que l'instruction de leurs parents, la direction de leurs éducateurs et de leurs enseignants, et aussi leur propre zèle et leur pratique du beau. Grâce à cela, devenus adeptes d'une conduite belle et préparés à la pratique de la vertu, ils dirigent toute l'inclination de leur volonté vers le bien, et bien que les embuscades que leur imposent les

¹ Le sermon suivant, comme l'indique l'inscription manuscrite, fut prononcé par saint Georges Scholarius en août 1464 au monastère patriarcal du «Très Bienheureux », lors de sa troisième prise de fonction à la tête de l'Église. Il est conservé dans deux manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale de France (n° 1289 et 192?). Il fut publié, accompagné d'une traduction latine, dans le tome XVI de la Patrologia Orientalis (p. 570-587) par Mgr Jugi. On le trouve également dans le tome I des Œuvres complètes de Gennadius Scholarius (p. 197-210).

impressions (du monde sensible qui les entoure) leur soient quelque peu opposées, ils s'en détournent, tels de petits chiens insolents, aussitôt fouettés par le «bâton» de la raison. «L'étape intermédiaire pour eux est l'approche de la vie détachée que mènent ceux qui sont purifiés, comme déjà détachés du corps, dont tout le désir est tourné exclusivement vers Dieu, car ils n'ont rien négligé qui puisse leur révéler la possibilité de se frayer un chemin vers Lui; la fin, cependant, est la vie divine qui rayonne en eux d'en haut; ils n'entrent pas encore pleinement en communion avec la Divinité, mais, l'ayant trouvée, autant que cela est possible pour ceux qui sont dans ce corps, ils tournent directement leurs pensées vers la contemplation des destinées divines, précisément parce qu'ils ont Dieu en eux et dans toute leur perception du monde, prévoyant cet Auteur de toute chose, comme il sied à ceux qui sont divinement inspirés et comblés des dons qui en découlent. Et ainsi, au début, ils traitaient leur corps comme un ennemi; puis ils n'en prenaient soin, ni de son maintien en vie, que comme on prend soin de son moyen de transport ou de son collègue, car il devient alors obéissant et ne résiste pas à l'esprit; à la fin, ils le supportent comme une ombre qui les accompagne, ou comme un fardeau imposé.» les enlever d'en haut, et ne plus vivre dans le corps, mais dans l'esprit.

3. Telle est, pour autant qu'il convienne de la décrire brièvement, la vie ici-bas de ces grands hommes : un tel homme hérite nécessairement de la vie éternelle, conforme au désir de Celui qui seul la connaît parfaitement et est capable de l'accorder, tandis qu'au contraire, une tribulation sans fin attend ceux qui ont vécu à l'encontre de cette volonté. Cette même vie, après la libération miraculeuse, Il l'accorde aussi aux corps, fondés sur les âmes, lorsque les corps sont de nouveau unis à elles et plus heureusement unis à elles dans les conditions propres à cette vie et à ce lieu. Mais lorsque le Verbe de Dieu, dans l'Incarnation, a assumé la nature humaine de façon plus naturelle, cet Homme n'a nullement suivi cette voie. Car, en tant que véritable Homme, il lui suffisait, pour l'économie parfaite, de vivre comme un être humain, se révélant supérieur, comme il sied, mais vivant dans l'âme et usant du corps. Mais en tant que Fils de Dieu et Dieu lui-même, qui, d'une manière plus naturelle (miraculeuse), a assumé l'homme et l'a uni à lui en une seule personne, une manière de vivre plus excellente que celle de l'homme – et il est impossible d'exprimer combien plus excellente – lui correspondait; et il devait aussi communiquer à la nature humaine qu'il avait assumée l'entrée dans cette vie éternelle, ainsi que toute la manière de vivre qui y correspond; c'est pourquoi notre Jésus a véritablement vécu non seulement selon l'exemple de tous les autres hommes, mais aussi de manière plus excellente que tout homme. Je ne parle pas de ses miracles divins, ni de sa simple manière de vivre, mais de l'ordre même de cette manière de vivre.

Car il n'a pas atteint progressivement le sommet de la vertu; il n'a pas recherché le but fixé ailleurs; il n'a pas atteint les plus grandes vertus convenant à celui qui est purifié par la suppression des passions de la chair et la purification de l'âme par des actes (d'abord) plus humbles; il n'est pas passé de la vie active à la vie contemplative de manière stricte. Mais Il était à la fois Homme et Possesseur de toute la vertu humaine dans son intégralité, car telle était Sa nature prédestinée. Possédant la raison humaine, Il la possède immuablement, et sans le combat de la sensualité, conduisant au bien, ce qui est inhérent à Sa nature. Et Il était Lui-même à la fois la Fin, et immédiatement et véritablement Celui qui correspond à cette Fin.

4. Isaïe a prophétisé à son sujet, disant qu'avant de connaître ou de préférer le mal, Il choisirait le bien (Is 7,16), annonçant ainsi, semble-t-il, une prophétie mineure, quoique grande en elle-même, concernant le Mystère suprême; en réalité, et en vérité en aucune façon, il lui aurait été impossible de choisir le mal, tout comme il n'y avait alors rien qu'Il ne sache. Et, en effet, son corps a progressé avec l'âge, mais la grâce céleste était inhérente à Lui dès son enfance. Bien que son âme fût parfaite dès sa naissance, puisque son corps grandissait avec l'âge, il semblait à ceux qui Le voyaient que sa vertu augmentait avec l'âge. Dans la mesure où la probabilité d'un Mystère surnaturel peut être établie, il apparaît que l'Esprit divin a créé chair en la Vierge, immédiatement constituée comme instrument intermédiaire et déjà animée. L'âme a été imprimée dans le corps par le Verbe divin, non pas absent, en tant que Dieu, mais immédiatement et particulièrement présent. Car telle était Sa volonté, unie à celle du Père qui L'a envoyé. Certes, Il crée aussi d'autres âmes dans les hommes, mais Il les introduit par l'intermédiaire d'autrui; mais en Lui-même et dans la chair alors unie à Lui, Il a imprimé Lui-même l'âme de la Vierge.

Néanmoins, Il naquit selon la loi générale et, dès sa naissance, Il fut nourri comme le véritable Fils de l'Homme et de l'Homme. Il grandit aussi en âge; mais la perfection de son âme était en Lui dès le sein de sa mère. Il avait besoin de la maturation de l'instrument (intermédiaire) (c'est-à-dire la chair qu'Il assumait), non pour se former ou s'exercer afin d'acquérir pureté et sagesse, mais pour l'utiliser, né selon la loi, précisément de manière à apaiser la confusion de ceux qui, dès son enfance, étaient émerveillés par Son ineffable sagesse et Son intelligence. C'est

pourquoi il avait besoin d'une Mère, d'un Époux et d'un Protecteur; tout cela, bien sûr, était approprié à Son corps, tant que cela était nécessaire selon la loi; et la grâce d'en haut était présente en Lui non seulement lorsqu'Il passa du premier âge au second, mais aussi lorsqu'Il était un nouveau-né.

5. Ainsi, dès le commencement, il vécut pleinement la vie contemplative, si bien que, dans sa plus tendre jeunesse, il émerveilla tous par sa sagesse et ses réponses. Mais la fin de sa vie parmi les hommes, pour laquelle il était parmi les hommes, révéla la plénitude de sa vie active. Et chacun de ces deux modes de sa vie requiert de nombreux mots; ou plutôt, aucun mot n'est suffisant pour les décrire; pour le présent besoin, ce qui a été dit suffit. Ainsi, bien que tous les vertueux parmi les hommes s'élèvent de la vie active à la vie contemplative, car, même imparfaits, ils possèdent néanmoins en eux l'étincelle et le germe de la perfection, de sorte que, progressivement et avec difficulté, ils peuvent atteindre une vie plus parfaite, notre Seigneur Jésus, étant plus excellent que l'homme, ayant immédiatement atteint la plénitude de la vie contemplative jusqu'à la fin, n'a pas négligé la vie active à son égard. Lorsque vint le moment de consacrer tous ses efforts au salut de l'humanité, alors, se maintenant au-dessus de la nature, Il se consacra entièrement à une vie active, destinée à apporter le salut à tous les autres et à Lui-même une gloire surnaturelle : car Il s'était abaissé à un degré si profond. Il devait être exalté, et pour s'être volontairement soumis au jugement des impies, la terre, le ciel et tout ce qui existe se soumièrent à Lui et fléchirent le genou; et en portant le châtiment, étant sans péché, Il accomplit la volonté du Verbe de Dieu, uni à Lui et au Père qui L'a envoyé, dans la sentence exigée par la nature elle-même depuis des temps si anciens. Tout cela devait être accompli par Celui qui, non seulement en raison de la dignité convenant à la nature du Verbe de Dieu, mais aussi parce que seule ainsi la nature pouvait être sauvée, devait naître sans semence. Car il était nécessaire que le Pur intervienne en défense des impurs, en faveur des siens; l'Homme – mais celui qui compense pour toute l'humanité, car il possède en lui la dignité et la puissance de Dieu unies à lui. Il était impossible à celui qui descend d'une semence de ne pas posséder aussi l'impureté inhérente à celle-ci (le péché originel), qui, par cette même diffusion, retombe sur tous les hommes. Pour pouvoir intervenir en défense de tous les siens, il lui fallait une vraie Mère, et une conception, un développement dans le sein maternel, une naissance, une alimentation, et tout ce qui, selon la loi naturelle, convient à l'humanité. Ainsi, celui qui fut conçu sans semence connut naturellement une vie plus naturelle.

6. Naturellement, tout ce qui se rapportait au Mystère inhérent à Elle correspondait immédiatement à elle, destinée à Lui donner naissance. Et Sa vie fut empreinte de miracles semblables, dignes de la Mère de Dieu. Car Elle devait enfanter sans époux. Pour ceux qui La mirent au monde, Elle résolut la honte de la stérilité et la douleur insoutenable qui surpassait tout espoir; et avec leurs prières, bien que très douloureuses, la Prédestination divine avait, depuis des temps immémoriaux, convergé. Et elle, étant Vierge, et d'une pureté d'âme et de corps absolue, devait donner au Créateur part de sa chair – ses parents possédaient tout ce qui sied à un tel Enfant : une lignée ancienne, des biens, et la pureté d'âme et de corps. Et Gabriel lui annonça avec révérence les bénédictions qui lui parviendraient immédiatement du ciel – et par elle, au monde entier – ainsi que la prospérité tant attendue du genre humain. Ses parents, par de nombreuses révélations, savaient qu'elle serait et était leur Fruit divin, et que par elle (ou grâce à elle), Dieu voulait honorer l'humanité entière. Zacharie, cependant, incrédule face à l'ange de Dieu qui lui avait prédit la naissance d'un enfant dans sa vieillesse et qui, malgré sa stérilité, allait naître dans le ventre de sa mère et serait un précurseur, un témoin, un prophétiseur et celui qui baptiserait l'enfant merveilleux de sa parente, fut condamné au mutisme jusqu'à ce que l'événement se produise. Ainsi, lorsqu'Elle donna naissance, des louanges angéliques emplirent l'air, et les Mages, après un long voyage et de nombreux efforts, apportèrent avec révérence des présents à la Filiforme. Face à l'apparente pauvreté, ils furent emplis non de surprise, mais d'une immense joie de constater que leurs espoirs, fondés sur la destinée divine, n'avaient pas été déçus. Avant même sa naissance, des révélations divines avaient prédit Sa gloire future. D'elle devait naître le Saint des Saints, comme le disent Isaïe et Daniel (Is 57,15; Dan 9,24); c'est pourquoi, inspirés par le ciel, ses parents La conduisirent dans le Saint des Saints. En résumé, tout ce qui s'accomplit miraculeusement en rapport avec Celle qui devait naître et enfanter n'était qu'un prélude à des miracles encore plus grands dont Celui qui s'est incarné d'Elle a entouré Sa venue au monde, rendant la splendeur de la vérité de l'économie à la mesure de la perception humaine. Les énumérer ne dépasserait pas le cadre de notre raisonnement ni les besoins actuels; mais notre propos immédiat est la vie même de la Vierge Marie, une vie qui, il convient de le dire, était conforme à celle de Celui qui est né d'elle, et non d'un autre homme, et qu'il faut suivre et étudier avec profit.

7. Ainsi, elle (comme son Divin Fils) n'a pas progressé graduellement vers la vertu, ni atteint la pureté par ses propres efforts, ni un rang angélique par la seule diligence durant sa vie terrestre, avant même que le Seigneur des Anges ne demeure en elle. Elle était plutôt un Instrument, immédiatement préparé par Dieu pour un tel service – avant même que le temps ne soit venu pour ce service, qui exigeait non seulement la pureté de l'âme et du corps, mais aussi l'âge approprié de ce dernier. C'est pourquoi Celui qui devait se servir de cet Instrument a pris soin de le préparer d'abord. Si aucune âme ne pouvait, par elle-même, se rendre digne d'un tel service, combien moins la nature du corps qui lui est uni le pourrait-elle.

Ainsi, non seulement Elle a coopéré et prêté main-forte à Sa volonté, comme c'est le cas pour d'autres personnes vertueuses, mais, plus encore, Elle a dignement permis que la préparation prescrite s'accomplisse en Elle, afin que son effet, selon l'état et la force donnés, soit en toutes choses conforme à Sa volonté. Cet état, cependant, ne lui est pas devenu inhérent par des actes accomplis en grand nombre et avec méthode sur une longue période et avec zèle, mais il a été implanté dans sa nature par le ciel, de sorte qu'aucune trace, même infime, de défaut naturel ne subsiste en Elle. Et ce que la conception sans semence a donné à Celui qui est né d'Elle, la grâce divine l'a également accompli en Elle, bien que née d'une semence : et ce, de telle sorte que chez les deux il y aurait une pureté remarquable; chez Celui qui est né d'Elle, elle serait plus glorieuse encore, en raison de Sa nature, qui n'a aucun fondement pour l'impureté; et, comme celle qui devait donner naissance au Très Pur, elle devait être d'une pureté absolue dès le départ, bien qu'Elle eût eu une raison d'impureté inhérente à sa nature.

8. Par conséquent, tout était assurément conforme à la pureté de la Mère, la première et la dernière dans le degré de bonheur qui lui est inhérent dans la nature humaine : le dévouement à Dieu; la demeure dans le Saint des Saints, seule parmi toutes les autres vierges (qui vivaient à proximité dans les chambres des jeunes filles situées à l'extérieur), en accomplissement des prototypes qui s'y trouvaient et qui lui servaient de prototypes; une merveilleuse manière de vivre dans des lieux sacrés; l'observation des anges eux-mêmes; la perfection de l'âme, s'élevant avec la croissance du corps; s'élevant non pas de l'activité à la contemplation, non pas de l'auto-purification à l'état de purification atteinte, non pas de l'état de mercenaires à l'état de fils, non pas d'une soumission instable à Dieu – à l'inébranlable et à l'éternel; Non, pour Elle, l'ascension s'exprimait par degrés d'amour et par des illuminations célestes, éclairant toujours davantage Son âme, vouée à l'amour divin, tandis que son corps, uni à une telle âme, jouissait d'une vie entièrement donnée par elle et, de ce fait, sans causer le moindre désagrément, car le plus pur était uni au plus pur et la servait. Je vais maintenant exposer brièvement : Son départ pieux du Temple, alors que le moment du sacrement pour lequel Elle se préparait approchait, ses fiançailles avec Celui qui, en temps voulu, la servirait, elle et le sacrement, et prendrait grand soin d'Elle et de ceux qui douteraient des miracles étonnants qui s'accomplissaient en Elle, ayant été depuis longtemps éclairé à cette fin. Elle ne fut pas consternée à la vue de Gabriel, ni n'exprima de doute quant à l'exagération des proclamations, contrairement à Zacharie, qui, pour un événement moins étonnant, était grand prêtre et ancien, et lui-même habitué aux visions et aux apparitions d'anges. Après la Nativité, le soin ardent que la Mère et Servante du Fils engendré prodiguait à son égard, soin digne du Fils et de Dieu, marqua pour Elle, qui jusque-là s'était vouée à la contemplation et y était habituée, le début d'une vie active. Ce travail, cependant, n'était ni un ajout à la contemplation, ni une soustraction à celle-ci. Car non pour Elle-même, non pour le bien d'autrui par Sa médiation, non par soumission à la nature, non par simple amour du prochain, mais – résolument et constamment, par amour – Elle servait le Maître. Avec Lui, elle était sans cesse en communion avec Lui et avec Celui qui lui est apparu, Elle était unie. Et, servant corporellement, avec joie, d'une sincérité et d'une ferveur absolues – en un mot, sacrées –, Elle endura les travaux qui suivirent, en particulier ceux de l'exil, annoncés depuis longtemps par les prophètes.

9. Puisque notre Maître était occupé par les travaux de l'économie et n'était plus beaucoup auprès de sa Mère, celle-ci, tout en se conformant aux travaux et aux soucis de son Fils et Maître, bien que séparée de lui, collaborait avec lui par ses prières et en réfléchissant à ce que donnerait cette œuvre nouvelle et extraordinaire. Ainsi, même si elle n'était pas physiquement avec lui, elle demeurait plus près de lui d'une manière exaltée et divine, jusqu'à son apparition au Crucifié; et lors de sa Résurrection et de son Ascension, elle se réjouit avec ceux qui le contemplaient. Les travaux des disciples sur leurs chemins étaient magnifiquement partagés avec elle dans une vie d'une grande sagesse, vécue avec modestie, en accord avec la Passion du Fils et de Dieu. De même qu'il s'y est soumis volontairement, Elle, par amour pour Lui, les a vaillamment endurées, non seulement pour que, ayant reçu la première sanctification et étant ainsi sanctifiée davantage par une telle communion avec Dieu, Elle puisse jouir des bénédictions célestes plus que toute autre, mais aussi par justice, afin de ne pas oublier ce que d'autres avaient accompli avec zèle. Et

si son Fils et Dieu, qui a légitimé pour les hommes le chemin de la vie céleste, devait être le premier à l'accomplir et, par Son exemple, à montrer qu'il était le plus facile pour ceux qui, à cause de ses exigences, hésitaient en vain, comment aurait-Elle, possédant la grâce suprême, pu négliger sa contribution, ne pas rendre grâce pour Son élection plus naturelle, ou ne pas révéler par ses actes, comme Il l'a révélé, la loi du Très-Aimé aux autres, et en particulier aux femmes, afin que la nature féminine ne soit en rien en reste par rapport aux exploits des hommes, ayant en Elle un tel Guide ? En réalité, elle lutta tant pour la piété que pour l'acquisition de la vertu, coopérant et s'efforçant de lui ressembler autant que possible. Ainsi, ce qui lui appartenait avant la conception et la naissance (du Fils divin) était un don de grâce céleste qui la sanctifiait, et cela était nécessaire en raison de son besoin, sans aucun effort de sa part, dans sa sanctification naturelle pour une telle participation à Dieu. Mais ses vertus actives (comme nous l'avons montré plus haut) étaient les efforts qu'elle a endurés après tout cela – entièrement en accord avec l'ordre divin, afin que, par conséquent, elle soit digne du service (prédestiné et confié à elle); mais le fait qu'elle ait pu être prédestinée au service précisément à cause de ces efforts (futurs) n'exclut nullement qu'elle puisse être pleinement digne de ce service par elle-même (c'est-à-dire sans aucun effort de sa part).

10. Ainsi, lorsqu'elle, languissant dans le Fils divin, s'apprêtait à partir – et ce, bien plus que Paul, qui désirait la délivrance, comme il est évident, car elle était unie au Christ d'une manière bien plus divine et intime, et avait atteint ici le summum de la vertu, tandis que Paul était contraint de multiplier ses couronnes par la prolongation de sa prédication —, même ce qui concernait son départ fut agencé en harmonie avec toute sa vie, à savoir : la prescience qu'elle avait de l'accomplissement imminent de son désir; la maladie, qui, proportionnellement, préparait le temps avant son départ, à la fois pour la démonstration du merveilleux amour de la sagesse qui l'habitait, et pour le bien de ceux qui l'entouraient étroitement tandis qu'elle se préparait à la mort; l'extase des apôtres à sa vue depuis le ciel, d'une telle distance, qui leur apporta, ainsi qu'à elle, une si grande joie; le cantique de son départ, mêlé de douleur et de joie; les louanges des anges, chantant avec elle tandis qu'elle montait au ciel, emplissant l'air et pénétrant par les oreilles jusqu'au cœur de ceux qui étaient alors présents; Les miracles du corps saint du défunt; son inhumation dans la terre avec révérence et crainte; l'absence du corps mort tant attendu; non sans signification, retiré d'ici, afin que le corps qui a donné chair à Dieu puisse avoir un destin plus grand.

Dieu seul connaît son destin; nous autres humains, chacun à notre manière, le conjecturons. Certains disent, par exemple, que ce corps sacré fut transféré dans ce qui fut jadis le Paradis sur terre, où l'on attend le Second Avènement du Christ; et qu'il ne ressuscitera pas alors comme les autres corps, car il doit demeurer exactement dans le même état, sans aucun changement, tel qu'il était immédiatement après la mort; mais qu'il lui suffira ensuite de reprendre vie. D'autres, cependant, soutiennent qu'il reprit vie le troisième jour après la mort, lorsque l'âme (de la Mère de Dieu) redescendit du ciel en lui et, ayant connu le changement et la transformation attendus des corps qui ressusciteront (au Second Avènement du Christ), fut emportée au ciel avec l'âme. Nous adhérons nous-mêmes à cette opinion, plus raisonnable et tout à fait plausible. Les proclamations de la proximité qu'elle avait avec lui là-bas, qui suivirent et par lesquelles le Maître honora sa Mère terrestre — quel mot pourrait les exprimer ?!

11. Quant à sa bienveillance envers les hommes, ainsi qu'à sa sollicitude pour ceux qui L'invoquent ici avec révérence, nul ne saurait en douter; et que presque tout Lui soit possible grâce à l'assurance qu'Elle a devant Celui qui peut l'accorder, est confirmé par les actes. Car qui, parmi ceux qui se sont pieusement adressés à Elle, est reparti insatisfait ?

Quelle cité, quel peuple, quelle famille, ayant désespéré de l'aide humaine, n'a pas été, d'une manière ou d'une autre, délivré de tout danger menaçant ? À ceux qui se tournent vers Elle et, tels un sarment suppliant, apportent le repentir de leurs péchés, qui, sinon Elle, est la Garante et la Protectrice des âmes qui reviennent repentantes à la crainte et à l'amour divins ? Qui d'autre, dans les nombreux malheurs de la vie, est le Havre et le Refuge ? À qui, après le Créateur de toute chose, la terre entière rend-elle grâce, si ce n'est peut-être à ceux qui ne connaissent même pas le Créateur, car ils s'aveuglent volontairement pour ne pas voir la lumière ?

12. Désormais au ciel, Elle unit en Elle les rangs des âmes bienheureuses, et même les anges, partageant tous les dons précieux de la grâce divine, présents individuellement à chaque rang de saints. Ayant surpassé tous les autres en mesure (de ces dons) et étant abondamment ornée des vertus de tous, Elle fut immédiatement élevée au-dessus de tous les rangs. Comment pourrait-Elle ne pas être infiniment plus grande que ceux qui vivaient dans l'humilité et la purification de la chair, sans connaître le moindre confort, dans les déserts, Elle qui fut sanctifiée avant de tels combats, et qui les accomplit ensuite avec une telle beauté que, même sans

l'illumination initiale, Elle aurait légitimement conservé la suprématie sur tous les ascètes qui choisissaient une telle voie ?

Le martyr, orné de la transcendance de l'amour, qui consiste à donner joyeusement sa vie pour l'être aimé et qui frôle le danger évident de la mort, est une caractéristique de ceux qui subissent le martyr pour la vérité. Mourir volontairement et quotidiennement par haine du corps et par des labeurs prolongés pour acquérir l'amour sacré n'est pas moins un acte digne des saints. Ainsi, de tels hommes sont d'excellents martyrs en temps de paix, même s'ils n'ont pas l'occasion de l'être face à la persécution; mais si l'heure est venue, ils ne reculent pas devant le martyr au sens le plus profond du terme. Et qui oserait nier que la Vierge Marie était, de tous les hommes, la plus prompte à choisir la mort pour la vérité, si, par rapport à la vérité, pour son Gardien comme pour elle-même, manifester ce martyr en temps de paix, dont nous avons parlé plus haut, revenait à témoigner d'une admiration sans bornes pour la sagesse – un martyr en lequel elle n'a rien à envier aux premiers ?

Il est parfaitement clair que le sacerdoce et la dignité qu'il incarne correspondent en tout point à Elle, à laquelle elle est liée par une chaîne ininterrompue de générations, nourrie au temple, y menant une vie particulière et imprégnant son âme de ce qui s'y accomplissait, afin de transcender les images qu'il contenait – et qui donna naissance au Très-Haut Prêtre, lequel s'offrit lui-même en sacrifice pour la création.

Les prophètes, cependant, lui sont infiniment inférieurs – non seulement parce qu'Elle fut la cause de leur cessation, parce que Son apparition marqua la limite et la fin des prophéties, mais aussi parce que, en tant que Prophétesse, Elle fut chantée par les prophètes eux-mêmes et révélée comme telle par les faits, précisément lorsqu'Elle annonça que toutes les générations La béniraient et que la plus grande œuvre de la Divine Providence allait s'accomplir pour les autres, grâce à laquelle Elle-même serait exaltée par la puissance divine. Et pour les apôtres, Elle était, bien sûr, la Maîtresse, s'étant placée à leur rang non par un concours de circonstances, mais par vertu, et aussi parce qu'Elle était la Mère du Maître commun, qui désirait se revêtir de l'image d'un serviteur. C'est pourquoi, tout au long de leur vie terrestre, ils La placèrent à la tête de l'histoire (évangélique) de l'économie (la recreation de l'humanité), et lorsqu'Elle quitta la terre, ils accomplirent leur devoir envers le Maître; car, ne pouvant être présents à sa mort ni à ses funérailles, saisis de crainte pour leur vie et pour d'autres raisons liées à l'économie, ils accomplirent alors leur service envers sa Mère, avec l'aide de la grâce divine qui, bien qu'ils n'eussent pu le faire de leur plein gré, les conduisit miraculeusement vers Elle.

13. Si les rangs des bienheureux, transférés de la terre au sein des puissances angéliques, sont placés parmi les rangs angéliques supérieurs, c'est-à-dire au-dessus des rangs inférieurs non seulement des hommes, mais aussi des anges eux-mêmes, et si cela est vrai pour tous, du premier au dernier, alors il est naturel que la Vierge Marie, placée au ciel au-dessus des hommes, soit également placée au-dessus des puissances angéliques, avec lesquelles sont placés les rangs des bienheureux de la terre; et elle est placée au premier rang, et de façon significativement plus excellente (que toutes les puissances angéliques). Et c'est un grand don de Dieu envers les hommes et il a un fondement très raisonnable. Car les bienheureux, qui appartiennent au huitième rang des anges – afin qu'ils aient eux-mêmes un rang semblable parmi leurs semblables – sont plus bienheureux que tous les anges du neuvième rang, les surpassant, sinon par les dons de leur nature, du moins par le don du bonheur suprême et surnaturel, puisqu'il a été établi que, par nature, les êtres incorporels sont supérieurs aux âmes créées ici-bas avec leurs corps. Et il n'y a rien d'anormal à ce que les hommes bienheureux soient répartis en rangs à la fois en proportion de l'amour de la sagesse qu'ils ont manifesté ici (dans la vie terrestre) et conformément aux dons divins ajoutés à cet amour de la sagesse; et il n'y a rien d'injuste à ce que les rangs des bienheureux soient numérotés parmi les rangs angéliques, puisque les hommes divins disent que le but même de la création de l'homme par Dieu était de remplacer les anges déchus. Car j'admets que les âmes ici purifiées de toute matière, par le zèle investi d'un grand labeur, ne sont pas moins dignes que celles qui, par nature, ont reçu de Dieu la grâce de n'avoir rien en commun avec le corps; et quant au degré (de cet état de béatitude), je crois qu'il correspond à la catégorie du bonheur suprême surnaturel, dont j'ai déjà parlé. Dès lors, devrions-nous nous étonner si ce qui vaut pour les autres bienheureux les uns par rapport aux autres s'applique également à Elle, qui est au-dessus de tous les bienheureux; et que, par conséquent, en vertu des dons de grâce qui surpassent ceux de tous, Elle soit placée au-dessus de tous, et même au-dessus du premier, dans le rang duquel elle se trouve ? – Car si elle, en tant que servante de Dieu, devait avoir une place parmi Ses serviteurs et Ses créations, alors, en tant que Mère de Dieu, qui, conformément aux dons reçus ici-bas, a reçu là-bas une plénitude de bonheur encore plus grande, il convenait qu'Elle occupe et ait la première place parmi les créations les plus exaltées.

14. Mais le temps est venu de louer la Mère de Dieu, bien qu'aucun mot ne soit assez fort pour cela; car Elle, imitant l'amour divin pour l'humanité, détermine sa faveur non selon nos mérites, mais selon nos bonnes intentions. Lorsque la fête actuelle requiert les hymnes d'ouverture, alors, en effet, toutes les chorales de fidèles du monde entier les chantent; et comme alors, lorsqu'Elle quitta ce Vase sacré (c'est-à-dire son corps) pour un court instant, car il lui aurait été impossible de s'y réunir si Elle ne s'en était d'abord séparée; ce qui s'applique également, de manière équivalente, au Maître de tous; pourquoi, bien qu'Il fût sans péché, Il porta le châtiment de ceux qui ont péché, pourquoi aussi Il mourut, bien qu'Il fût plus fort que la mort, parce qu'Il n'était pas issu d'une semence; car, avec les premiers principes de l'humanité, nous participons à toute autre rétribution, ainsi qu'à celle qui consiste en la mort, puisque la rétribution suit le péché; Et ainsi, comme alors le chant fut tissé de tout : du visage sacré des apôtres; de la multitude des croyants qui lui offrirent une sépulture sainte; de l'assemblée des anges : certains recevant avec révérence de son corps son âme, semblable à eux et égale aux anges, d'autres venant à sa rencontre, d'autres l'accompagnant dans une hâte incompréhensible propre aux esprits, d'autres préparant les portes du ciel, d'autres lui cédant le passage, entrant pour la présence la plus immédiate auprès de Dieu; ainsi maintenant, emplissant le monde entier, au-dessus et au-dessous, la création de Dieu, demeurant dans le souvenir de ce jour, en fait le sujet d'hymnes en l'honneur de la Bienfaitrice. Nous n'avons toutefois insisté que sur un seul de ces louanges : nous avons présenté la grâce divine extraordinaire (surnaturelle) manifestée en la Bienheureuse et l'exercice de la vertu qui l'accompagne, en quoi Elle est incomparable – tout comme Jésus, qui rayonnait d'Elle, ayant reçu de Sa nature humaine, l'a rendue digne, autant que faire se pouvait, de Son accueil. Nous avons ensuite proclamé tout ce qui La concernait et ce qui s'est formé autour d'Elle, que nous chantons non seulement aujourd'hui mais aussi chaque jour, en nous souvenant de Sa vie terrestre et de Son glorieux Repos; de Son audace au ciel, des espérances que nous plaçons en Elle et des dons qu'Elle dispense, par lesquels Elle répond aux pieuses espérances – afin qu'après Dieu, Elle soit pour nous «Tout». Que chacun Lui offre les louanges qu'il peut, mais pour nous, comme il convient, il suffisait de montrer son état béni, surpassant tous les hommes, tant dans sa vie que dans son repos, entièrement donné par Dieu, puis fortifié par ses efforts personnels, et ainsi accomplir notre tâche, énoncée dans la préface; et, voici, par sa permission, cette tâche a été accomplie.

15. Mais, ô Vierge Marie, Mère du Fils de Dieu ! Ô parure du genre humain, merveille des anges, beauté de toute la création, couronne de virginité, couronne de sérénité, Image fidèle de Dieu, Reine très miséricordieuse ! Acceptez maintenant ce don nouveau, le dernier en ces temps de la fin, de ma part, moi qui suis un ver devant Vous, offert par Votre permission, en accomplissement de mon désir le plus sincère. Et présentez-nous à Dieu, implorant Sa miséricorde dans un repentir sincère. Priez-Le de bien vouloir nous épargner pour Lui et pour Vous, mais non pour nous-mêmes et notre indignité. Car il ne suffit pas qu'après avoir désobéi sans vergogne à un tel Père et Maître, nous revenions à la prudence. Le bien que nous faisons n'est qu'un faible paiement d'une dette immense, même s'il n'est pas rendu inutile ou dévalué par quelque autre manquement. L'impudence dans la violation des lois divines, cependant, demeure une offense absolument irréparable. Telle serait la loi de la justice. Mais la miséricorde du Créateur, qui surpasse toute intelligence, même le paiement imparfait de la dette est comptabilisé dans le bilan des péchés, et à un degré si grand, à un degré si complètement surnaturel, que le Très-Haut lui-même est intervenu en notre faveur – en envoyant sur terre son Verbe toujours présent et coexistant, qui devait mourir pour les hommes qui, jusque-là, avaient été pervers envers Lui – non pas pour mourir au sens où le Verbe de Dieu Lui-même a été soumis à la mort : la nature humaine, inconcevablement reçue de toi, devait mourir, ce que Dieu a reçu et uni à Lui-même, y ayant consenti, ou plutôt, Il l'a désiré Lui-même et l'avait désiré depuis longtemps, ce à quoi la nature humaine, existant en Lui, a également consenti, pour cette raison, et a été reçue par Dieu.

16. Il nous suffit véritablement de prier pour cela seul, car en cela seul tout est contenu. Quant à l'autre (c'est-à-dire la délivrance de notre patrie des Turcs), pour laquelle nous implorons tous ensemble jour après jour, nous nous en remettons au jugement divin et au vôtre. Car vous ne pouvez Lui demander ce que vous savez qu'Il ne vous accordera pas. C'est pourquoi vous n'agissez plus maintenant, comme vous le faisiez auparavant, en réponse à nos prières. Cela ne doit pas être attribué à votre négligence à notre égard, mais plutôt au fait que vous ne manifestez aucune préoccupation et ne freinez pas le cours des événements, car vous êtes satisfait de la décision divine à notre égard, décision que vous savez conforme à nos mérites. Car il ne peut être caché ni à vous, ni à Dieu Lui-même, dans quelle mesure nos actes correspondent à nos demandes, et quelle décision la balance du jugement le plus philanthropique rendra quant à leur concordance ou leur incohérence.

17 Car il ne nous suffit pas d'approcher, de demander et de supplier, mais il faut poser un fondement d'œuvres, par lequel, nous détournant de nos folies passées et avec contrition, nous pourrions plaire à celui qui est capable d'accorder en réponse à nos demandes.

Ainsi, il fut un temps où Toi, avec Dieu, accordais un meilleur destin à notre patrie et à tout notre peuple; c'était alors que nous respections Ses lois. Puis nous avons commencé à nous égarer (ou à « perdre la raison »), et c'est pourquoi, par le Jugement Céleste, nous avons été châtiés par des épreuves. Tu as délivré des dangers menaçants ceux qui se sont de nouveau tournés vers toi et ont joint à leurs prières une correction morale, aussitôt confirmée par des actes et de nombreuses promesses pour l'avenir. Mais lorsque le mal en nous s'est accru et que les malheurs mérités se sont abattus avec une sévérité accrue, comment considérer à juste titre les derniers malheurs ? N'auraient-ils pas pu être véritablement les derniers si nous avions immédiatement désiré nous repentir sincèrement et examiner et éliminer les causes de ces malheurs ? Nous, au contraire, si nous n'avions pas osé auparavant commettre le mal, nous l'avons maintenant ajouté à celui-ci, et ainsi nous avons bu la coupe de la colère finale, et par nos cris vains, nous ne l'avons pas adoucie, mais nous avons irrité Dieu davantage encore.

18. Si donc Il a permis que nous, qui étions alors vivants, soyons tués, parce que nous avons si méchamment et de toutes manières attristé l'Auteur de la vie en nous; si, avec nous, Il a aussitôt abandonné ceux qui nous ont suivis, alors quel espoir y a-t-il d'une résurrection, puisque nous ne sentons même pas que nous sommes morts ? Ou, plutôt, selon un jugement sain et juste : quel malheur extrême ne devrions-nous pas (encore) attendre de cette juste succession de malheurs qui se sont abattus sur nous, s'il ne reste encore qu'une partie des maux extrêmes ? Nous ne vous dérangerons plus, ni Dieu, à ce sujet (c'est-à-dire au sujet du salut de notre patrie), nous contentant de ses desseins; Mais, conscients de notre propre valeur et de celle de ceux qui nous entourent, nous n'aspirons plus à rien de plus. Toutefois, nous ne le nourrissons que dans la mesure où nous apprenons de l'exemple extraordinaire et rare du verset 20 : ne jamais perdre espoir en Dieu, mort pour les pécheurs. Nous prions seulement pour qu'Il nous rappelle rapidement à Lui, car nous sommes épuisés : épuisés par l'amour seul face aux malheurs communs, et par l'insouciance d'autrui; épuisés par le constat de la totale perversion spirituelle de l'humanité, indigne des dons de Dieu et des Tiens, digne seulement de nos péchés, à cause desquels, comme chacun sait, nous avons été privés de toutes les bénédictions et même, hélas, conduits à la mort. Accueillez-moi donc dans la piété paternelle (l'orthodoxie) et la vertu connues de Dieu et de Vous, même si elles demeurent cachées aux hommes. C'est pourquoi, après notre première demande, nous prions Dieu par ton intermédiaire, afin qu'à Lui soient gloire et adoration de la part de tous les êtres, pour l'éternité. Amen.

